

La face cachée d'une situation prétendue figée

(Niumakélé, Comores)

Nicole Sibelet

Agronome et sociologue

Philibert de Divonne

Agronome

« De la considération des obstacles vient l'échec.
De la considération des moyens vient la réussite. »

PANCHA TANTRA

Introduction

Le Niumakélé, région de 10 000 hectares, a connu depuis des décennies un taux de croissance démographique voisin de 3 % par an. La population totale est de 60 000 habitants et la densité moyenne de 600 habitants par kilomètre carré. Cette augmentation n'a pas été sans bouleversements. Sans atteinte à l'environnement, le doublement de la population — connu de tous — s'est accompagné du triplement de la production, que personne n'avait chiffrée jusqu'alors.

Cette région semble typique des milieux que les intervenants extérieurs et l'opinion commune citadine considèrent comme figés, traditionnels, et réfractaires aux transformations. Les experts du développement ont tendance à affirmer que les ruraux ne modifient

pas leurs pratiques malgré des interventions extérieures soutenues qui visent à vulgariser des techniques de productions plus intensives et de protection environnementale.

■ Une évolution visible et quantifiable... et pourtant l'image est restée figée

Le système de production paysan reposait, avant les années soixante, sur l'association riz-maïs-ambrevade, alternant avec une jachère un an sur deux. Les bovins, le plus souvent attachés à un piquet mobile, étaient conduits en vaine pâture ; la divagation des animaux était fréquente. Le reste des terres était occupé par des plantations coloniales pérennes (sisal, vanille, ylang-ylang¹).

La crise économique, aggravée par la forte pression démographique, a mis en péril l'équilibre entre les besoins des populations et les ressources dégagées par ce système de production. Elle a aussi été un facteur qui a déclenché l'innovation chez les paysans, à la fin des années soixante, mais surtout lorsqu'ils sont redevenus pleinement maîtres de leurs terres avec le retrait de la société coloniale de la région dans les années soixante-dix².

Les paysans ont alors progressivement développé un système d'innovation agroforestier basé sur trois pivots (SIBELET, 1995).

Le premier pivot est la conduite de la vache au piquet. Il y a une gestion plus intensive des terres et de la biomasse grâce à la stabulation des bovins sur des parcelles cultivées en continu. Une plus

¹ *Cananga odorata*, famille des Anonacées. Arbre cultivé pour ses fleurs dont on extrait une essence à parfum.

² L'indépendance des Comores est survenue en 1975.

grande production agricole sur ces parcelles proches du village a permis d'allonger les friches sur les parcelles éloignées. Le deuxième pivot est l'« enclosure » de parcelles individuelles avec une haie vive, composée en partie d'arbustes fourragers. Le troisième pivot est le changement des systèmes de cultures avec le remplacement du riz par des tubercules, le développement des cultures pérennes (ylang-ylang et giroflier) et la plantation d'arbres en association avec des cultures vivrières.

Globalement, en vingt-cinq ans, le doublement de la population s'est accompagné d'un triplement de la production avec un système plus protecteur du milieu, autrement dit plus durable. Dans le même temps, les paysans ont profondément changé leurs systèmes de production mais pas forcément de la façon préconisée par les vulgarisateurs. Ils ont innové en combinant d'anciennes pratiques à des apports extérieurs, qu'ils ont parfois détournés de leur usage suggéré. Cette combinaison s'est effectuée par le liant que constitue le savoir paysan, en marge de l'accompagnement du système de vulgarisation.

Les acteurs locaux du développement, tout au moins ceux issus du monde agricole, savent que le Niumakélé a développé des solutions face à la crise qui frappe la région. Les paysans de Koni, région centrale d'Anjouan, ont puisé des idées chez leurs collègues du Niumakélé pour pratiquer de nouvelles techniques qui marquent déjà leurs propres terroirs (paysage bocager, cultures nouvelles...). Dans le monde agricole comorien, le Niumakélé fait référence en matière de bocage et d'élevage. Certains bovins du Niumakélé sont réputés, grâce à une amélioration génétique qui a été accompagnée d'une meilleure alimentation fourragère. Cette réputation atteint la Grande-Comore, grâce au lait vendu jusqu'à Moroni.

Pourtant, l'opinion générale continue à véhiculer l'idée que le Niumakélé est la région la plus défavorisée des Comores. Et les experts de passage relayent et amplifient ce discours. Et l'opinion générale se conforte dans sa croyance en la voyant apparaître dans les rapports officiels. Et la boucle est bouclée. Pourquoi une telle permanence de cette idée reçue ? Pourquoi une telle inertie dans la perception du changement ?

S'interrogeant sur les « milieux innovateurs », MAILLAT (1995) considère « deux caractéristiques générales à tous les milieux : la

logique d'interaction qui est à l'œuvre (c'est-à-dire le degré de coopération des agents en matière d'innovation) et la dynamique d'apprentissage (c'est-à-dire la capacité des acteurs du milieu à s'adapter et à mettre en œuvre des solutions nouvelles) ». À la lumière de ces définitions, la logique d'interaction et la dynamique d'apprentissage des projets de développement et des intervenants extérieurs apparaissent insuffisantes et, en tout cas, en deçà de celles démontrées par les paysans.

■ Pourquoi ?

À notre avis, deux raisons peuvent essentiellement expliquer ce décalage.

La première raison est la scission qui existe entre des ensembles dominés et dominants, laquelle conduit à l'ignorance ou à la négation des dynamiques et des logiques dominées. Ce sont tout d'abord des couples antagonistes et asymétriques classiques : Sud/Nord, rural/urbain, local/global, local/central... D'un point de vue scientifique, ce sont encore les antagonismes suivants : explicatif/descriptif et qualitatif/quantitatif.

Les exemples suivants illustrent ces antagonismes :

À Anjouan, une véritable scission ville-campagne existe. Les urbains sont plutôt issus des Arabes venus coloniser l'île à partir du X^e siècle alors que les ruraux sont les descendants des premiers occupants de l'île et des esclaves importés d'Afrique. Un signe caractéristique de cette dichotomie est le fait qu'un notable de village n'est rien en ville.

Par ailleurs, l'État est faiblement représenté dans le milieu rural et, quand il l'est, c'est en discordance avec les pouvoirs traditionnels locaux. Les chefs traditionnels exercent leurs prérogatives coutumières sans reconnaissance du pouvoir central ni des projets de développement. Les décideurs urbains et les intervenants extérieurs sont plus préoccupés par le pouvoir central et l'économie globale que par l'écoute des acteurs locaux.

D'autre part, la recherche est souvent productiviste, quantitative et descriptive plutôt que qualitative et explicative. Dans le cas du Niumakélé, les analyses historiques et prospectives se fondent sur les résultats de la recherche agronomique pour constater que les paysans résistent aux changements. Les changements attendus sont ceux proposés par cette même recherche, indépendamment des dynamiques et changements endogènes, qui ne sont pas, eux, des objets de recherche. Il est en effet plus facile, car plus immédiat, de quantifier que de qualifier, et de décrire que d'expliquer. Par ailleurs, la quantification entreprise est rarement celle des systèmes de production, mais celle du milieu contrôlé des essais en station.

Soulignons aussi l'importance des facteurs « temps » et « espace », qu'il n'est pas toujours facile d'apprécier à leur juste valeur. Les missions durent quelques semaines, les contrats d'expatriés quelques années, les projets de développement un peu plus longtemps encore, alors que les changements s'opèrent progressivement sur une génération. L'observation du changement quant à elle, plutôt focalisée sur les changements exogènes, reste ponctuelle et localisée au réseau des stations et des essais chez des paysans élevés au rang de « pilotes ».

La recherche-action participative a changé beaucoup de choses dans cette approche, mais l'inertie méthodologique des projets de développement est grande. Toutefois, et quelle que soit l'approche, il est nécessaire de rechercher le « où » et le « quand » du changement avant d'en expliquer le « comment » et éventuellement le « pourquoi ».

La deuxième raison du décalage entre la réalité évolutive et sa perception statique est que les évaluations de situations sont faites à partir de modèles préétablis. Deux exemples sont à cet égard démonstratifs.

Les développeurs (le BDPA³ dans le cas présent) avaient conçu des programmes pour installer des étables fumières dans un milieu où la vaine pâture et la divagation étaient la règle. Ils cherchaient à

³ Bureau pour le développement de la production agricole.

répondre à leur problématique au lieu d'accompagner les paysans dans la résolution des problèmes d'exploitation du milieu. À leur départ, les développeurs ont jugé leur action sans effet en constatant que les étables fumières n'avaient pas fait école. Cependant, dans le même temps, et en périphérie des villages, dans des zones non touchées par la vulgarisation parce qu'éloignées des routes, les paysans développaient une autre forme de fertilisation bovine moins productive mais plus adaptée que l'étable fumière : la vache au piquet. Cette innovation se développait logiquement à partir des zones traditionnelles d'élevage, pourvues de points d'eau et de fourrages, sous une forme inattendue et dans des lieux hors du domaine de la recherche et de la vulgarisation. Dans ces conditions où les *a priori* avaient tout balisé, comment le changement pouvait-il être analysé ?

Le même comportement a prévalu pour les plantations de ylang-ylang. Une fois la terre libérée par la société coloniale, après des années de revendication, les prévisions des experts se sont révélées exactes : les rendements, la production et les exportations se sont effondrés. En effet, dans une sorte de mouvement symbolique attestant du retour à la situation normale et pour affirmer leur maîtrise de la terre, les paysans incendièrent une partie des plantations qui désormais leur appartenaient. Ils replantèrent aussitôt les mêmes arbres, mais pas en ligne, pas à la même densité, et en cultures associées, donnant naissance à un système qui répondait à leurs besoins monétaires et alimentaires, globalement plus performant que le système colonial que les experts voulaient préserver.

On voit là combien des évaluations selon les modèles préétablis « étables fumières » et « plantations coloniales » peuvent être limitantes, car elles excluent de leur champ la logique d'interaction et la dynamique d'apprentissage nécessaires au développement des milieux innovateurs. Les développeurs étaient alors dans une « culture de résultat », correspondant à une « économie de programme », plutôt que dans une « culture de processus » (PLASSARD, 1987), où ils auraient vu les innovations paysannes et auraient pu les accompagner.

Enfin, mener son analyse à partir de symboles invariants, dans un monde qui pourtant bouge, aboutit à une vision globale figée.

Après une absence de cinq ans, nous avons pu retourner en 1995 dans le Niumakélé et constater que le processus analysé en 1990

(SIBELET et DIVONNE, 1990) avait encore pris de l'ampleur. Il était visible que le paysage avait évolué : le bocage s'était renforcé et étendu.

Nous y avons rencontré un expert, en mission courte, qui relayait le discours maintes fois entendu sur « la région la plus défavorisée des Comores, en régression depuis au moins deux décennies... » ; et, comme preuve, de citer ses sources dans « les dires de gens de la capitale d'Anjouan et principalement d'expatriés » et de décrire « l'habillement misérable des Niumakéléens ». Or, à la campagne, on se rend aux champs en vêtements de fortune et on réserve ses plus beaux atours pour les fêtes ou pour aller en ville.

HIRSCHMAN (1968) parle de signes persistants, alors que tout change, et qui font dire que rien n'a changé. Il attribue à ces signes un « arôme de retard » : « [...] les difficultés particulières pour percevoir un changement en train de se faire font qu'on laisse passer à coup sûr beaucoup de possibilités d'accélérer ce changement et de profiter des occasions qui se présentent. Les obstacles à la perception du changement se convertissent alors en un important obstacle au changement lui-même. »

I Que faire ?

Il faut faire de la recherche-action, certes. Mais il faut aussi faire de l'épistémologie et s'interroger sur la validité méthodologique de nos démarches de recherche et de nos pratiques de développement, sans craindre de réaffirmer des vérités premières toujours bonnes à répéter⁴, compte tenu de la difficulté de la recherche à capitaliser les connaissances en sciences sociales.

En 1946, Y. M. GOBLET écrivait : « Depuis cinq siècles qu'il y a des navigateurs qui font le périple de l'Afrique, depuis presque autant

⁴ Sans pour autant en faire des « nouveautés intellectuelles », comme le dénonce OLIVIER DE SARDAN (1990 a).

qu'il y a des explorateurs qui en percent les ténèbres, [...] l'Afrique "vraie" reste peut-être encore à découvrir. L'Afrique "vraie", celle qui pensait et travaillait, qui avait ses religions et ses empires depuis des millénaires quand nos cartes trouées d'espaces vides ignoraient encore les sources du Nil et le cours du Niger. Aussi la géographie humaine a-t-elle là un champ de découvertes à proposer à ses chercheurs pendant au moins une génération — surtout dans l'Afrique noire.

Or cette Afrique-là, l'Afrique "vraie" [...] disparaît trop souvent dans certains projets de mise en valeur qui suggèrent des industries jeunes mais oublient les économies traditionnelles. C'est que, pour la connaître, il faut de longues recherches, beaucoup de travail désintéressé, autant de sens de l'humain que de méthode scientifique. Surtout, il faut aimer l'Afrique. »

Par ailleurs, K. POPPER (1985) nous rappelle que « le critère de la scientificité d'une théorie réside dans la possibilité de l'invalider, de la réfuter ou encore de la tester. [...] Pour rechercher la vérité, la meilleure méthode consiste peut-être à commencer par soumettre à la critique nos croyances les plus chères ».

Et pour aller au bout d'une démarche scientifique, ne faut-il pas non plus s'interroger, en tant que chercheurs ou développeurs, sur nos stratégies personnelles et celles de nos institutions, et sur leurs influences sur les méthodes et les résultats ? « Tenter de bénéficier le plus possible des avantages financiers ou matériels qu'offre un projet en donnant le minimum en contrepartie n'a rien de surprenant. » Tel « l'agent de développement local [...] lorsqu'il tente de récupérer à son usage personnel la mobyette du projet qui l'emploie. Et l'expert avec ses per-diem, ou le coopérant avec ses avantages financiers, ne font pas autrement » (OLIVIER DE SARDAN, 1990 b). Au-delà de ce matérialisme qui n'est pas la règle, nous voulons surtout attirer l'attention sur les risques d'une recherche et d'un développement « faire-valoir » quand les résultats sont utilisés, indépendamment de leur pertinence, non pas de manière désintéressée en direction des publics concernés, mais pour la valorisation des individus et des institutions.

Faute d'épuiser le sujet, nous nous limiterons à proposer un fil conducteur méthodologique : croiser, inverser et élargir les regards.

Croiser les regards

Dans le Nioumakélé, l'agronomie a permis non seulement de mettre en lumière les transformations de l'agriculture mais aussi d'en quantifier les impacts. Le nouveau système est à la fois plus performant en termes de production calorifique, et plus efficace en termes de protection de l'environnement. Le bocage mis en place participe à la lutte antiérosive de sols généralement pentus et fragiles. La sociologie a, quant à elle, permis d'analyser les relations entre l'activité agricole — et plus largement économique —, les statuts sociaux et les stratégies des acteurs locaux. Par ailleurs, le changement étant un processus plutôt qu'un phénomène ponctuel, l'histoire et la géographie ont permis d'en remonter le cours pour en trouver les sources dans le temps et dans l'espace.

Croiser les regards ne veut pas dire qu'il faut que chacun épouse plusieurs disciplines : il s'agit d'entrer dans un dialogue avec d'autres disciplines et d'autres acteurs pour mieux confronter les approches. Cela implique aussi d'accepter des pas de temps différents de recherches et d'actions, car les rythmes des sociologues ne sont pas ceux des agronomes, les rythmes des projets ne sont pas ceux des innovations et les rythmes des intervenants extérieurs ne sont pas ceux des acteurs locaux.

Inverser les regards

La participation des acteurs locaux à la définition des programmes de recherche et de développement n'est plus une nouveauté intellectuelle. Et pourtant, « le monde du développement (c'est-à-dire celui des "développeurs") est fondé sur une très prégnante "idéologie du progrès" (souvent associée à des postulats moraux, en particulier chez les acteurs "de terrain" : il s'agit d'œuvrer "pour le bien" des autres) » (OLIVIER DE SARDAN 1990 b). Sans populisme idéologique ni militantisme, il s'agit de permettre aux groupes sociaux de participer aux choix qui les concernent (plutôt que de les subir) et d'influer sur leur devenir. Il est donc nécessaire d'inverser les regards et de donner aussi la parole aux acteurs. Les cadres locaux ayant une origine, une formation ou un parcours qui

leur permettent de partir des réalités locales en laissant les modèles dominants et urbains à leur place sont précieux⁵.

Inverser les regards, c'est aussi travailler sur les représentations que le monde rural donne de lui-même et sur le regard que la campagne porte sur la campagne, car l'image du monde rural est aussi véhiculée par les ruraux eux-mêmes.

Élargir les regards

Le monde rural est aussi un monde confronté à d'autres logiques économiques. En effet l'agriculture, même si elle est majoritairement vivrière, est en lien avec le marché international par des productions de forte valeur. La vanille, le girofle et le ylang-ylang constituent 99 % des exportations en valeur. Les cours mondiaux de ces productions ont donc une influence sur l'agriculture comorienne. Les importations d'aliments (dont la moitié en riz) représentent 45 % du total des importations en valeur.

L'émigration nationale et internationale est aussi créatrice de nouveaux liens et flux entre les milieux ruraux et urbains, entre les différentes îles, ainsi qu'entre l'étranger, principalement la France, et les Comores...

Élargir les regards, c'est aussi savoir passer de l'exploitation à la famille. Il faut tenir compte des arbitrages qui s'imposent aux acteurs, au sein même d'une exploitation familiale, par rapport à des préoccupations non agricoles telles que la santé, l'éducation des enfants, le salariat extra-agricole... CHAUCHEAU (1996) parle « [d'] arbitrage entre les fonctions de production, de consommation, d'accumulation et de transmission du patrimoine [...] mais aussi [des] arbitrages entre les objectifs et les anticipations différentes des chefs d'exploitation, des femmes, des dépendants familiaux ou [...] des travailleurs non familiaux ». En effet, l'exploitation n'est pas « une entité discrète ayant sa cohérence propre ». Elle ne réagit pas face au milieu extérieur « comme un

⁵ Dans le cas présent, se référer à l'expérience de MAHAMOUDOU (1992).

seul homme ». Pour ces raisons, les processus d'innovation ont été analysés à différentes échelles spatiales : région, village, terroir, exploitation familiale, parcelle.

Élargir les regards consiste à ne plus regarder « par le petit bout de la lorgnette » et à dépasser les approches normatives. Il s'agit de décloisonner les approches sectorielles et de rechercher les complémentarités entre le « local », le « central » et le « global ».

Pour une meilleure hiérarchisation des actions, il s'agit aussi de rechercher les complémentarités entre différents pas de temps et différentes échelles spatiales d'observations et d'évaluations.

Conclusion

Le Niumakélé est un exemple de révolution « doublement verte » où l'on voit qu'une situation considérée comme catastrophique n'a pas été irréversible. L'augmentation de production s'est accompagnée d'une plus grande préservation de l'environnement.

Ce constat ne doit pas se figer en optimisme naïf pour se débarrasser du problème en considérant que le génie paysan suffira à surmonter les défis qui lui sont imposés. Bien au contraire, des limites existent face à l'incessante augmentation de la population, défi majeur pour de nombreux pays du Sud.

Face à la diversité et à la complexité des pratiques paysannes, des systèmes de production et des processus de changement, la recherche et le développement ne peuvent être monolithiques mais doivent tendre vers une approche pluridisciplinaire, pragmatique et non normative, avec et pour les acteurs locaux.

Le fait de reconnaître que ces acteurs locaux sont au centre des processus de changement et de développement est riche d'enseignements et appelle à croiser, inverser et élargir les regards dans une collaboration entre chercheurs, développeurs et acteurs locaux, contre des approches « faire-valoir » et pour répondre aux attentes des populations concernées.

Enfin, pour aller contre les idées reçues et contre la pesanteur et l'inertie des ensembles dominants, n'oublions pas que la réalité est aussi produite par le regard que l'on porte sur elle.

Bibliographie

- CHAUVEAU (J.-P.), 1996 — « L'analyse socio-économique de l'interaction homme, société et milieu ». Actes du séminaire *Fertilité du milieu et stratégies paysannes sous les tropiques humides*, Montpellier, Cirad/Ministère de la coopération, collection Colloques : 557-562.
- GOBLET (Y.-M.), 1946 — L'Afrique « Vraie ». *Le Monde*, 14 août 1946.
- HIRSCHMAN (A. O.), 1968 — Obstacles à la perception de changement dans les pays sous-développés. *Sociologie du travail*, 4 : 353-361.
- MAHAMOUDOU (S.), 1992 — *Dynamique d'embocagement dans la zone de Koni (Anjouan - Comores). Analyse du processus et propositions pour son renforcement*. Comores/France, PADR/Eitarc/Gret, 91 p.
- MAILLAT (D.), 1995 — Les milieux innovateurs. *Sciences humaines*, hors-série n° 8, février-mars 1995, Auxerre, France : 41-42.
- PLASARD (F.) (dir.), 1987 — *Le projet du développement local dans la mutation économique et culturelle des sociétés industrialisées : pour un nouveau mode de pensée*. 77 p.
- OLIVIER DE SARDAN (J.-P.), 1990 a — Populisme développementiste et populisme en sciences sociales, action, connaissance. *Cahiers d'Études africaines*, 120 (XXX-4) : 475-492.
- OLIVIER DE SARDAN (J.-P.), 1990 b — *Sociétés et développement. Sociétés, Développement et Santé*. Universités francophones, Uref, Ellipses, France, 10 p.
- POPPER (K.), 1985 — *Conjectures et réfutations ; la croissance du savoir scientifique*. Paris, Payot.
- SIBELET (N.), 1995 — *L'innovation en milieu paysan, ou la capacité des acteurs locaux à innover en présence d'intervenants extérieurs. Nouvelles pratiques de fertilisation et mise en bocage dans le Niumakélé (Anjouan, Comores)*. Thèse de doctorat, INA-Paris-Grignon, France, 261 p. + biblio 25 p. + annexes.
- SIBELET (N.), DIVONNE (Ph. de), 1990 — *Le paysan du Niumakélé, la vache et l'arbre. Étude d'une réponse à une crise économique par intensification agricole spontanée*. CRD Anjouan, Comores, 147 p.